TOLÉRANCE ET LIBERTÉ RELIGIEUSE EN ANGLETERRE.

On écrit de Londres au *Cattolico* de Gênes:

"En Angleterre les catholiques sont exclus de la plupart des établissements de bienfaisance et, dans ceux où on les reçoit, leur foi est exposée à tous les périls. Les écoles catholiques n'ont point de part aux subsides que le Gouvernement accorde à toutes les autres. Chassés par la misère de leur propre pays, les Irlandais abondent sur le sol anglais, mais ils ne sont point admis à profiter des lois rendues en faveur des pauvres. En somme, la tolérance prononcée que l'on a tant vantée, refuse aux catholiques presque tout secours temporel. Les catholiques indigents n'ont de ressources que dans l'apostasie, à laquelle on les sollicite sans cesse par la grâce de Dieu. Bien peu succombent à cette effroyable tentation, mais ils vivent et meurent dans le dénûment. On ne peut se faire une idée de la misère à laquelle ils sont réduits. Heureusement, l'association charitable que Dieu a suscitée en France il y a déjà plusieurs lustres, et qui est aujourd'hui répandue dans toutes les parties du monde, veille aussi sur ces infortunés. Les membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul établie à Londres, vont les chercher jusqu'au fond des taudis infects où gisent pêle-mêle des personnes de tout sexe et de tout âge, et où l'on ne trouve ni pain, ni feu, ni même un peu de paille, mais seulement quelques amas de sciure de bois sur lesquels ils se jettent pour chercher un peu de repos. Les fils compatissants de saint Vincent de Paul ne peuvent guère leur donner que de faibles secours; l'industrie de leur charité supplée autant qu'il lui est possible à cette pénurie, en ajoutant à l'aumône matérielle l'aumône spirituelle. Ils font à leurs pauvres des lectures pieuses, ils prient avec eux et versent dans leur cœur les consolations que la religion peut seule donner. Les *hommes nouveaux*, ainsi en Piémont, sont très d'avances à Cité d'en prendre [illegible] nos ministres [illegible] les [illegible] dans l'intérêt [illegible] lorsqu'ils [illegible] que quelque chose [illegible] que la [illegible] de nos catholiques s'épanche par toutes les fentes du cœur et de l'âme dans le sein de nos frères opprimés. Une charité si grande ne pouvait demeurer ignorée, et ses actes étaient un langage trop éloquent pour trouver tous les cœurs insensibles. Ceux même qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à la religion des membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, en ont été émus. Plusieurs protestants leur confient la distribution de leurs aumônes, et l'un d'entre eux, en particulier, a largement rempli leur vestiaire.

"Aux Ordres qui évangélisent l'Angleterre il faudra bientôt joindre le nom de celui des Capucins. Les journaux annoncent la prochaine arrivée d'un certain nombre de ces religieux, qui viennent avec l'intention de fonder des couvents religieux dans la Grande-Bretagne."

On écrit de Malte à la même feuille:

"Son excellence le gouverneur sir William Reid a fait concession d'une maison à La Valette pour le collège de Saint-Paul. Cette nouvelle a réjoui tous ceux qui désirent voir la jeunesse de nos îles recevoir une éducation à la fois religieuse et savante. Le décret de concession a été rendu très peu de jours après que la pétition adressée au gouverneur pour le lui demander avait été remise. Une députation est allée le remercier; il a répondu avec la courtoisie qu'il a toujours montrée, qu'il n'avait fait que remplir un devoir sacré. Sir William Reid, dans son administration, ne suit que les règles de la justice. Nous aurons donc des Jésuites à La Valette. Cela met en fureur certains journaux, et entre autres le *Mediterraneo*. Cette feuille nous apprend qu'à Malte tous les employés, jusqu'aux balayeurs des rues et aux gens chargés d'allumer les réverbères, sont jésuites. On ne peut que s'en réjouir; ces jésuites-là ne manqueront pas, sans doute, de mieux balayer et de l'éclairer mieux lorsque les Pères Jésuites l'habiteront."

—Les pères Jésuites continuent le cours de leurs missions en Allemagne. A Neuss (en Prusse), l'affluence était telle à leurs prédications [illegible] dernier sermon. Plus de quinze mille personnes y assistent. Une députation a été envoyée aux Pères Jésuites avant le départ, pour leur remettre une adresse, expression de la reconnaissance publique. Les conversions des protestants au catholicisme se multiplient dans toutes les parties de l'Allemagne, et surtout en Prusse. D'après la *Gazette de Silésie*, un seul prêtre du diocèse de Breslau en a converti huit cents dans l'espace de trois ans. Le *Journal de Manheim* annonce la conversion du baron Turkheim, ancien ministre de Baden, et celle de M. Javech, ancien rédacteur du *Courrier du Bas Rhin*, feuille où il avait longtemps attaqué le catholicisme."

LOMBARDIE.—On écrit de Milan au *Courrier Italien*:

"D'illustres personnages ont acheté ici diverses maisons contiguës pour une somme de plus de 40,000 livres d'Autriche, afin de préparer une demeure convenable aux RR. PP. Jésuites, tout auprès de l'église qui leur a été concédée."

Amérique.

Concile de Baltimore.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* du 22 mai:—

"Le deuxième concile catholique national des Etats-Unis a été clos avec grande pompe avant-hier, jeudi, fête de l'Ascension. Une messe solennelle, précédée d'une grande procession, a été célébrée dans la cathédrale de Baltimore par Monseigneur P. R. Kenrick, archevêque de St. Louis, et le sermon a été prêché par Mgr. Fitz-Patrick, évêque de Boston.

"Ce concile a siégé pendant onze jours; il s'était ouvert le 9 et s'est terminé le 20. Trois de ses séances, indépendamment de l'ouverture et de la clôture, ont été tenues publiquement. La hiérarchie tout entière de l'église catholique aux Etats-Unis s'y trouvait représentée.

"On y comptait six archevêques et évêques: Mgr. Francis Patrick Kenrick, archevêque de Baltimore, et les six suffragants de Charleston, Richmond, Pittsburg, Wheeling, Savannah et Philadelphie;—Mgr. Antoine Blanc, de la Nouvelle-Orléans, avec les quatre suffragants de Mobile, Natchez, Galveston et Little-Rock;—Mgr. John Hughes, de New-York, avec les quatres suffragants d'Albany, de Boston, Buffalo et Hartford;—Mgr. John B. Purcell, de Cincinnati, avec les trois suffragants de Louisville, Détroit et Cleveland;—Mgr. Peter Richard Kenrick, de St.-Louis, avec les cinq suffragans de Dubuque, Nashville, Milwaukee, Chicago et St.-Paul;—Mgr. François X. Blanchet, d'Oregon City, avec un seul suffragant, celui de Walla-Walla;—l'évêque de Monterey et les vicaires apostoliques du Nouveau Mexique et du territoire indien.

"Toutes les cérémonies publiques ont eu ce cachet de grandeur, de beauté, de poésie, qui n'appartient qu'au culte catholique, et la ville de Baltimore n'avait pas souvent assisté à un pareil spectacle.

"Les délibérations n'ont pas cessé d'être animées de cet esprit de concorde et de charité qui convient aux ministres du Christ. Quant aux décrets adoptés par le concile, on dit que plusieurs sont d'une grande importance; mais ces décrets ne doivent être publiés qu'après avoir obtenu la sanction du Pape.

"Le concile, assure-t-on, a recommandé la création de sept ou huit nouveaux sièges épiscopaux dans les Etats-Unis; il a fait ressortir avec force la nécessité de poursuivre sur tous les points l'œuvre du catholicisme. Cette œuvre est en bon chemin, et l'activité ne fait pas défaut à ceux qui l'ont entreprise. Il faut d'ailleurs de l'énergie à l'église catholique pour ne point se laisser devancer par les églises rivales, et son développement doit marcher de pair avec celui du pays. C'est là ce que comprennent les esprits éminents qui la dirigent aux Etats Unis."

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL, VENDREDI, 28 MAI 1852.

PREMIÈRE PAGE:—Tableau de la Naissance du Protestantisme, tiré de l'histoire des variations des Eglises Protestantes. (Suite).—Bibliographie: Histoire du dogme Catholique, par M. l'abbé Ginoulhiac.

FEUILLETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES:—1793-1848.—Seconde partie 1848.—(Suite.)

La Visite du Diocese.

Sa Grandeur Mgr. de Montréal est parti ce matin pour accomplir cette campagne méritoire qu'entreprend chaque année le chef spirituel du Diocèse. D'après l'itinéraire que nous avons publié de cette visite pastorale, elle doit commencer lundi prochain à St. Colomban.

Le Montreal Witness.

Lorsque, l'autre jour, nous interpellions cette feuille et particulièrement l'écrivain qui en est le rédacteur principal, M. Dougall, sur *l'exactitude* de son anecdote d'un prétendu jésuite *échappé du collège*, etc., nous n'avions nullement le désir de lui susciter une querelle; mais un intérêt de plus haute conséquence nous portait à le sommer de produire une preuve quelconque à l'appui de sa nouvelle, et c'est bien le moins que l'on doive exiger en pareil cas d'un journaliste qui s'attribue le droit de calomnier perpétuellement sans le moindre scrupule les hommes et les choses que tout catholique respecte et vénère du fond du cœur. Cependant, cette sommation de notre part était tellement directe, que nous nous attendions à l'une de ces réponses évasives dont le *Witness* à l'habitude, sans parler de son talent à les faire valoir. Mais le *Witness* a pris tout bonnement le parti de se taire, il veut faire accepter cette histoire à ses lecteurs, et le silence doit servir à mieux la confirmer dans l'esprit du grand nombre en laissant subsister intacte la foi des moins crédules.

Nous relevons ce fait pour constater une fois de plus la nature des moyens auxquels a recours le *Montreal Witness* par le ministère de M. Dougall.

Cependant, si M. Dougall n'y prend garde, il arrivera que nos concitoyens protestants y regarderont à deux fois avant de se laisser prendre aux fabliaux de M. Dougall!

Le *Montreal Witness* est en verve de chroniques. L'autre jour il racontait une fiction pour se créer une affaire avec les *Jésuites*, et Montréal était le théâtre où l'événement avait eu lieu. Voyant depuis s'évanouir ce fantôme de son imagination, il s'avise d'en évoquer un second. C'est une anecdote encore cette fois, mais autant l'autre était puérile, autant celle-ci est absurde par le fond et par les commentaires. Aussi le lieu où se *passe la scène* n'est plus Montréal, c'est maintenant le Cap-Santé, paroisse à onze lieues de Québec, mais bien à plus de quarante lieues de Montréal. Il n'importe, après tout, pour la valeur morale du récit nouveau. Mais nous y reviendrons à coup sûr, ne fût-ce que pour apprendre au *Witness* à recevoir des canadiens français des leçons de ce bon sens qui les caractérise et dont les conceptions de ce journal attestent une indigence regrettable sous ce rapport dans l'esprit de l'écrivain qui les enfante.

INSTITUT-NATIONAL.—On nous communique le tableau des officiers actifs de cette société littéraire de fondation récente et qui vient de s'inaugurer sous les auspices les plus favorables.

Cette institution participe de l'*Institut des Artisans*; elle offre accès et secours à ceux de la classe nombreuse des artisans canadiens qui recherchent, soit le perfectionnement des théories ou la science elle-même des arts mécaniques, par les enseignements; elle favorise également les goûts des amis des lettres et les efforts de la jeunesse studieuse qui sent le besoin des études saines et fortes. Nous recevons l'assurance que le genre et la qualité des ouvrages qui formeront la bibliothèque de l'*Institut-National* sont parfaitement adaptés à ce résultat. Outre la bibliothèque, un salon de lecture accessible à tous les membres de l'Institut, offrira une collection variée de journaux dans laquelle figureront les meilleures feuilles de la presse périodique d'Europe et de ce continent. L'agréable sera donc, pour cette partie du moins, l'accompagnement obligé de l'utile.

Il est satisfesant de remarquer le zèle d'un cercle déjà nombreux de citoyens des divers états en faveur de cet *Institut-National*, auquel les sommités canadiennes de la classe mercantile accordent un appui qui les honore parcequ'il s'inspire au véritable sentiment *national*.

Le simple fait du patronage dont S. G. Mgr. de Montréal veut bien honorer l'*Institut-National*, témoigne assez de l'excellence des fins que cette association se propose d'atteindre au point de vue moral et matériel. Elle sera, nous le pensons, en communauté de principes et de sentiments avec l'*Institut Catholique* de St. Roch de Québec.

Institut-National.

Sous le patronage de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal.

OFFICIERS.

MM. J. L. Beaudry,	Président.
A. Ouimet,	Vice-Président.
E. Hudon,	Trésorier.
J. U. Beaudry,	Secrétaire.
W. Marcland,	Secrétaire-Arch.

DIRECTEURS.

MM. P. Jodoin, Président, Joseph Bourret, H. Paré, J. L. Beaudry, J. F. Pelletier, André Ouimet, J. A. Berthelot, Joseph Grenier, A. Larocque, L. Marchand, C. A. Leblanc, W. Masson, V. Hudon, T. J. C. Loranger, L. Bernard, L. Duvernay, E. B. Dufort, P. Flamondon, J. U. Beaudry, et R. A. R. Hubert.

LE WESTERN TABLET.—Tel est le titre d'un journal déjà annoncé et qu'une inadvertance a fait échapper à notre mention. Le *Western Tablet* se publie depuis moins de trois mois à Chicago, état des Illinois; le format en est à peu près celui du *Freeman's Journal* et la mission de l'un et de l'autre est la même, c'est-à-dire, la propagation et la défense du catholicisme sur cette partie du continent américain. Comme il arrive à toute publication bien dirigée aux Etats-Unis, le *Western Tablet*, nous l'espérons du moins, recevra l'encouragement des nombreux lecteurs qu'il intéresse, car il a droit certainement à l'appui que réclame en sa faveur une rédaction habile, indépendante et ferme.

M. GEORGE BROWN.—Il en est peu qui ne sachent pas aujourd'hui quels sont les titres de M. George Brown à la renommée de folliculaire inconsistant et de tapageur émérite. Mais un sentiment remarquable fait contraste dans ce politique chamaillant avec ses propensités tracassières: ce n'est rien moins qu'une sensibilité exquise envers les nègres qu'un sort malheureux tient asservis dans le territoire *libre* de la voisine république. Voilà bien deux ans que M. Brown proteste dans son journal contre l'esclavage des noirs, et qu'il réclame aussi de vive voix pour eux dans les fréquentes assemblées de l'*Association contre l'Esclavage*. Les noirs de Toronto viennent de récompenser M. Brown par l'offrande d'un porte-crayon d'or. Cette marque de sympathie pour le rédacteur du *Globe* de la part des gens de couleur, est assurément bien méritée; il est fâcheux néanmoins que M. Brown n'ait d'entrailles que pour les nègres. A lire M. Brown, l'on se convainc qu'il ne tient pas moins à l'idée d'imposer l'esclavage aux catholiques de la chrétienté qu'à en affranchir les noirs qui le subissent réellement dans les Etats de l'Union. N'y a-t-il donc point de catholiques parmi les noirs?

Bourbonnais.

Nous retrouvons dans une lettre de M. Chiniquy insérée au *Pays*, les recommandations précédentes de ce monsieur en faveur de l'émigration canadienne aux Illinois. L'intérêt public n'exige pas de nous la reproduction de cette lettre, car elle ne fait que rappeler des assertions connues de nos lecteurs ainsi que les faits qui y répondent. M. Chiniquy pense avec le Dr. O'Callaghan "que l'émigration *va amener l'annexion*;" il ajoute même que le "*gouvernement canadien est trop stupide pour le prévoir et le comprendre.*" L'allusion est un peu verte; aussi le *Moniteur Canadien* s'empresse-t-il de reproduire l'écrit qui la renferme en le faisant précéder d'un avant-propos dans les termes suivants dont nous nous sommes permis de souligner quelques-uns:—

"Le *Pays* publie la lettre suivante que M. Chiniquy a adressée à M. le Dr. Dorion, de Coteaux. On verra que l'apôtre de la Tempérance, depuis qu'il respire le grand air de la république américaine, a complètement secoué le *préjugé colonial* relativement aux Etats-Unis. On remarquera en même temps que dans cette lettre, comme dans celle qu'il a adressée aux *Mélanges* et que nous publions plus haut, M. Chiniquy soutient *mordicus* ce qu'il a dit au sujet de Bourbonnais. Enfin le révérend Abbé—ce qu'il n'est pas mauvais de saisir—donne à notre gouvernement une assez *rude leçon* dont nous serions aise de le voir profiter."

On ne se *préjuge* pas en révoquant en doute un événement tel que l'annexion du Canada aux Etats-Unis; mais c'est se préjuger certainement, et se préjuger beaucoup que de supposer que l'émigration d'un nombre de Canadiens aux Illinois *va* produire cet événement. Le *Moniteur* prend l'hypothèse pour le fait; ce qui l'empêche de distinguer entre le fait certain et l'hypothèse. Et c'est à cause de cela qu'il se *préjuge*.

Le *Moniteur* commet une autre faute d'interprétation dont il convient de l'avertir. Le mot *stupide* semble remarquable au *Moniteur*; il y voit une *leçon* à l'adresse du gouvernement; nous n'y voyons, nous, qu'une injure très peu compatible avec le ton ordinairement civil de M. Chiniquy. D'ailleurs, ce mot rappelle une foule de ses synonimes qu'employa ci devant le *Moniteur* pour *démontrer* ce qu'il appelait *corruption du ministère Lafontaine-Baldwin*. Ces *rudes leçons* du *Moniteur Canadien* sont restées dans les souvenirs, mais elles n'ont convaincu personne. Nous ne serions donc pas étonné de voir le gouvernement ne pas s'émouvoir grandement de cette *leçon* de M. Chiniquy allant si bien aux goûts du *Moniteur*.

M. André Ross, envoyé du Saguenay aux Illinois, et dont nous avons entretenu nos lecteurs, a communiqué les renseignements qui suivent sur le Bourbonnais et que nous trouvons consignés dans le *Journal de Québec*:—

"Le voyage de Montréal à Chicago, coûte pour un enfant (avec 50 lbs pesant.)	£0	17	6
Pour une grande personne, (avec 100 lbs. pesant.)	1	15	0
Le trajet de Chicago à Bourbonnais étant de 75 milles, coûte, par tête, de 5 chelins à 7 chelins et demi. . . .	0	5	0
Et, de plus pour 1000 lbs. pesant.	2	0	0
De Bourbonnais à Beaver (résidence de M. Chiniquy), il y a entre 12 à 13 milles.			

PRIX DU MARCHÉ A BOURBONNAIS.

Une terre coûte $1 25 l'arpent, soit.	£125	0	0
2 chevaux (achetés à Chicago.	50	0	0
1 paire de bœufs.			
1 charrue, ... environ	3	0	0
1 vache.	3	15	3
1 herse.	1	0	0
1 quart de farine de 11s 3d à 12s 6d. soit.	0	11	3
Les dépenses pour la construction d'une maison de 25 pieds sur 20, sont de. . .	25	0	8

Le bois debout coûte de £4 à £5 l'arpent.

Les perches 12s 6d le cent.

"La société du chemin de fer, qui possède 2 milles chaque côte de la ligne, en est rendue à demander jusqu'à 12s 6d de l'arpent.

"100 lbs. de lard ou de bœuf coûtent de 20s à 22s 6d. Les menuisiers et forgerons gagnent actuellement à Bourbonnais, 5s par jour.

"Le 5 mai, il y avait à Bourbonnais 700 émigrants, d'après le calcul de M. Ross."

Lettre sur le Bourbonnais.

M. le Rédacteur,

Permettez-moi de vous donner quelques explications sur les contradictions qui existent entre les lettres de Mgr. de Chicago et les correspondances signées R. T. E. A Bourbonnais, nous avons été étrangement surpris de la lettre de Mgr. du 29 mars, au *Moniteur Canadien*. Nous ne nous attendions pas à voir M. Chiniquy traité de coryphée, d'enthousiaste et même de spéculateur. Quoique nous ayons toujours eu un profond respect pour Mgr. Vandevelde, nous n'avons pu nous défendre d'un cri d'indignation contre notre évêque qui osait débiter au public de pareilles fausselés; surtout contre M. Chiniquy, qui est certainement une des fleurs de son clergé.

Maintenant, monsieur, nous avons le fil d'arianne; nous avons découvert l'auteur et

---

tête était un chaos où bondissait comme une tempête furieuse ces mots: Patrie, oppression et misère.

—Continuez! continuez! dit-il d'une voix sonore, en attachant sur Lipardeau son regard d'une fixité effrayante.

—A Ceux qui travailleront à cette œuvre de reconstruction et de liberté, la reconnaissance de tous! A ceux-là le prix de leur dévouement à la patrie!...

—Quand... quand... se bat-on? s'écria aussi haut qu'il le put Dominique, en brandissant ses deux bras au-dessus de sa tête.

—Silence donc, imprudent!... bientôt l'heure sonnera.

—Eh bien! qu'elle sonne!!...

—Ce n'est pas cent, deux cents que nous sommes; c'est cent mille, armés, résolus.... Veux-tu que ton nom soit inscrit parmi les défenseurs de la liberté? continua Lipardeau en se penchant sur Dominique.

—Si je le veux!.. Où est mon fusil? La patrie... et puis, Madeleine sera heureuse, n'est-ce pas?

—Ces cent mille hommes sont tous des frères qui se tiennent par la main et qui seront prêts sur un mot. Tiens, signe ce papier, et tu es des leurs... signe!...

Et Lipardeau, auquel un hasard préparé avec soin par sa sagacité prudente avait fait trouver un encrier et une plume sur le coin d'une table, présenta d'une main le papier au soldat, tandis que de l'autre il lui mettait la plume entre les doigts.

Dominique leva sur lui ses yeux dans lesquels l'ivresse avait pour ainsi dire éteint le regard; on eut dit que c'était le dernier reflet de cette âme que l'on voulait jeter dans les ténèbres, les derniers cris de cette conscience que l'on voulait souiller.

—Signe!..... signe!..... murmura l'autre d'une voix frémissante, en lui appuyant la main sur le papier, et mets: "*De mon plein gré.*"

Dominique se courba, et sa main avinée se traina sur le papier.

—C'est bien, dit le major en le lui arrachant avec une violence fébrile:

Le visage du vieux soldat était pâle, mais on sentait au tressaillement de tout son corps, le bouillonnement de son cerveau:

—Vive la.... liberté!... s'écria-t-il, à bas les... tyr....

Lipardeau lui mit d'un mouvement brusque la main sur la bouche:

—Silence donc!

Puis il l'entraîna hors du cabaret.

L'ivresse est la plus honteuse des dégradations que puisse subir un homme; car, dès lors, il appartient à qui veut le prendre, et étouffe sous les grossiers instincts de la bestialité, la noble intelligence que Dieu lui a donnée; le vieux soldat plein d'honneur, le père au cœur si généreusement dévoué, était devenu un être abruti, sans volonté, sans force, sans raison, que, comme une machine, Lipardeau le messager du mal, traînait avec lui.

Cet homme l'eût abandonné, qu'il fût tombé au coin d'une borne, dans la fange de quelque égoût, fange cent fois moins avilissante, égoût cent fois moins honteux que ceux dans lesquels voulaient l'entraîner ces destructeurs impies de toute société.

Le major était trop enchanté de sa nouvelle recrue pour ne pas tenir à le reconduire sain et sauf à son domicile. Aussi, il se jeta avec Dominique dans la première voiture de place qu'il rencontra et se fit mener rue des Postes.

Au moment où le vieux soldat allait rentrer, il lui prit la main et lui dit d'une voix pleine de feinte cordialité:

—Demain matin, je t'apporterai moi-même ton argent.

Puis il referma la porte et dit au cocher:

—Rue Vieille du Temple, No. 4.

Et pendant que le véhicule de place se rendait à la nouvelle destination, Lipardeau se disait en lui-même en se frottant les mains avec satisfaction:

—Allons, Marini, tu es un brave acteur. Le rôle du major Lipardeau n'est pas des plus mauvais.

Lorsque la porte se fut refermée sur lui, Dominique resta un instant appuyé contre le mur sans parvenir à se rendre compte de l'endroit dans lequel il se trouvait, la tête penchée sur sa poitrine, et le front dans une de ses mains, il écoutait le bourdonnement intérieur de son cerveau et cette tempête grondante que les paroles du major avaient soulevée en lui; l'ivresse dans laquelle on l'avait plongé faisait tressaillir tous ses membres.

Enfin, il se releva machinalement et un sourire hébété glissa sur ses lèvres:

—Tiens, murmura-t-il, je suis chez moi.

Et, faisant deux pas, il s'accrocha à la rampe et se mit à monter l'escalier. Quand il passa devant le portier, sa marche avait quelque chose de si incohérent, que celui-ci s'apperçut de l'état dans lequel était son locataire. Comme c'était un brave homme, il sortit aussitôt de sa loge et prit le bras de Dominique.

—Eh bein, mon vieux, lui dit-il, il parait que nous avons rigolé aujourd'hui.

—Rigolé!.... rigolé!.... répéta Dominique, nous sommes vingt mille.... cent mille.... aujourd'hui.... entends-tu?....

Le portier, sans répondre, continua de monter jusqu'à la petite mansarde où Madeleine, toute tremblante d'inquiétude, attendait le retour de son père. Car le vieux soldat avait des habitudes si rangées et si méthodiques que, depuis bien longtemps, il ne lui était pas arrivé de rentrer seulement dix minutes après l'heure habituelle.

Aussi, la pauvre enfant fit entendre une exclamation de joie lorsque la clé tourna dans la serrure, et elle s'élança vers la porte; mais elle ne put retenir un cri d'épouvante, en appercevant les traits bouleversés de son père, ses joues pâles, ses yeux hagards.

—Oh! mon Dieu! dit-elle en se joignant les mains, qu'est-il donc arrivé?

—Faut pas vous effrayer, mam'zelle, dit le portier, ça n'est pas rare ça; je connais la chose; il en a pris plus que son compte, voilà tout.

Dominique s'était appuyé contre la porte. En appercevant Madeleine, il lui tendit les bras.

—Tiens, murmura-t-il, c'est ma petite Madeleine.... Fille, viens m'embrasser.

La pauvre enfant, toute tremblante, se jeta à son cou.

Le vieux soldat inclina sa tête sur celle de la jeune fille, et, tout en l'embrassant, il disait:

—Tu auras.... de belles.... robes.... entends-tu?... Belles.... ah! je souffre!... ma tête!.... c'est du feu!... Nous sommes cent.... mille...

Et il s'affaissa sur lui-même.

—Allons donc, vieux, dit le portier qui s'approcha fort heureusement une chaise, est-ce que nous allons nous laisser choir comme ça, un vieux de la vieille?

—Vous voyez bien qu'il souffre!... disait Madeleine toute en larmes.

—C'est qu'il n'en a pas l'habitude.

—Que faire? Tenez, regardez comme la sueur lui coule du front!.. C'est peut-être sa maudite fièvre qui le reprend.

—Cette fièvre là, mam'zelle, ça dure douze heures, pas davantage; je vous le répète, il ne faut pas vous tourmenter le sang. Si vous m'en croyez, je vas le coucher et ça ira comme sur des roulettes.

—Vous êtes bien bon, monsieur Jacques, dit Madeleine. Vous m'assurez qu'il n'y a pas de danger?

(*A continuer.*)